Deuxième Année — N° 14. Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 30 Janvier 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : Colette REYNAUD
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

Notre prochain numéro sera consacré à Jacques Fréhel
par Han RYNER

Cliché et légende censurés

SOMMAIRE

Le roman chez la portière.....	Louise BODIN
Homonisme	Georges YVETOT
Un fait divers.....	ERMENONVILLE
Croquis de Paris.....	Jeanne DEUIL-PEROT
Libres propos	MARIANNE
Assez de Chansons.....	Fernand MORELLE
Quatrains	ERMENONVILLE
La prière du poète.....	Alfred FABRÈGUES
A propos de bêtas.....	N.-E. G.
La Voix des Autres.....	LE LARYNGOLOGISTE.
La Bourse et les Affaires.....	******
Un Drôle de Quartier (roman).....	ERMENONVILLE.

LE ROMAN CHEZ LA PORTIÈRE

On dit chez la Portière. C'est une habitude. Dans nos contrées, il n'y a pas de portières. Mais le roman n'y perd rien.

Il se réfugie chez le rétameur du Vau-Saint-Germain, chez la marchande de galettes de sarrazin de la rue du Pré-Botté, chez le fabricant de cercueils de la rue aux Foulons, et aussi chez Madame la Baillise et Madame l'Elue, et chez Orgon, chez Chrysale, bourgeois notables. Il est dans la rue, dans la cour, à la cuisine, au salon, à la mansarde, du bas en haut, du haut en bas des maisons.

Et, chaque matin, c'est un chapitre de plus. La suite au prochain numéro de la veille, en attendant la suite au prochain numéro du lendemain. On en reste béant, et le journal en profite pour vous en « fourrer — fourrer jusque là ».

Il y a un coffre-fort. Ah ! ce coffre-fort ! Il est florentin et enchanté. C'est l'enchanteur folrentin. Ce qu'il contient des affaires !

Des millions, des bijoux — offerts par S. M. l'Empereur d'lAlemagne, Madame Michu !

— Si c'est tout de même possible, Madame Tétard !

Un coup d'Etat, deux femmes jalouses, le Rubicon....

— Le Rubicon ! Grand Dieu, Madame Tétard, nous étions bien fichus !

Le Pape, un Vicomte, un homme très distingué auteur d'études historiques documentées et qui a causé avec un parent du duc de Mecklembourg...

— Du bien beau monde, Madame Michu.

La main de l'Allemagne. Elle écrit en langage chiffré des mots incompréhensibles : désirable, indésirable...

— Ah ! ils en ont du vice, Madame Tétard. Si ça n'est pas honteux de penser à ça pendant la guerre...

Dans le coffre-fort il y a encore des charrettes, des gens qui deviennent ambassadeurs après avoir été pendus, un déjeuner sur un paquebot, une enveloppe jaune mystérieuse, des préfets, des généraux, des régiments corses et un tigre.

— Ciel ! Madame Michu, est-ce qu'il est enchaîné ?

....Et il y a aussi des messieurs italiens bien polis et bien travailleurs.

Tout au fond du coffre-fort, il y a encore quelques autres petits papiers qui ne veulent pas sortir. Mais, sur cette affaire, glissons à présent. Il s'agit d'une haute personnalité politique dont on ne prononce pas le nom dans cette enceinte. D'ailleurs, le Saint-Siège ignorait tout, tout, tout. Les milieux ecclésiastiques le disent eux-mêmes.

— Les dignes messieurs, Madame Tétard !

Et du coffre-fort sortent enfin quelques démentis.

— Des démentis, Madame Michu, quelle preuve ! Les démentis, ça n'est jamais que des menteries. Et puis, savez-vous comment il s'y prenait pour faire savoir de ses nouvelles à tous ses amis boches de la cour de Bochie ?

« Il faisait mettre sa carte de visite dans des colis destinés à nos chers prisonniers ! »

« Sa carte de visite, comme au Jour de l'An, Madame Tétard, quelle audace ! Je vous le disais bien que c'était un traître, un bandit, un vendu ! »

Louise BODIN.

Homonisme

C'est peut-être parce que je ne suis pas une femme, mais permettez-moi de vous l'avouer, le Féminisme m'exaspère... quand il est stupidement interprété.

Certes, il faut s'entendre.

Je comprends que devant l'égoïsme masculin, devant la tartufferie de certains hommes et aussi devant la muflerie de certains mâles, la femme ait idée de se révolter... Je comprends aussi que, se sentant faible par l'isolement elle cherche instinctivement, par une évolution logique du raisonnement et de la compréhension des choses les plus naturelles et les plus simples à se grouper... Là, vraiment, elle a raison.

Et les femmes, je le dis à leur éloge, ont heureusement ressenti ce besoin d'union entre elles qui avait sa réelle nécessité. Quelques femmes ont eu le génie de l'organisation. Cela leur a permis d'obtenir déjà quelques heureux résultats. En certains pays, que tous les autres devraient imiter, les femmes ont acquis des droits identiques aux hommes. Et je vous assure que les affaires n'en vont pas plus mal pour cela... Non, croyez-le, tout va mieux.

Elles ne veulent pas s'arrêter en chemin, elles sont obstinées. Elles veulent courir à d'autres conquêtes et elles y courent, non pas follement, mais d'un galop sûr.

L'idée féministe est maintenant universellement répandue. Et c'est devenu un lieu commun que d'en dire les origines et d'en retracer les principes.

Ce que je veux dire, c'est que le féminisme a sa raison d'être mais qu'il y a grand danger d'excès en cette idée qui, hélas ! a produit aussi ses fanatiques.

C'est à ce fanatisme que je m'attaque parce qu'il rend odieuse même l'idée si vraie du féminisme bien pensé des femmes d'esprit large et tolérant, aux convictions sûres, aux manifestations raisonnables, aux revendications saines.

C'est à ce fanatisme-là que je veux — par opposition logique — opposer l'*Hominisme*.

Comme le Féminisme stupidement compris, l'*Hominisme* consisterait à tout comprendre et à tout entreprendre par et pour les hommes. Il consisterait encore à dénigrer systématiquement toutes les qualités essentielles de la femme. Il consisterait enfin à former une vaste union du crétinisme masculin contre le crétinisme féminin. En un mot, il ferait le mal pour le mal.

Et quand, par les hasards de la lutte quotidienne, ces deux légions du crétinisme mâle et du crétinisme femelle se rencontreraient, il y aurait alors collision. A tout prendre, il y aurait lieu de s'en réjouir, car il vaudra toujours mieux le conflit entre ces deux formes antagoniques que l'union possible. Entre nous,

voyez-vous d'ici le résultat déplorablement fécond d'une telle union ?

Non, n'est-ce pas, il vaut mieux la rencontre antagonique de ces deux forces mauvaises ? Elles ne peuvent que s'amoindrir mutuellement en leur choc. Au contraire, l'entente et l'union de ces deux espèces nous engendreraient des petits monstres qu'on ne peut souhaiter.

Mais l'*Homonisme* ne pourra longtemps survivre.

Pour cela, au bon sens populaire, il faut montrer tout le beau et toute l'utilité d'un féminisme de bon aloi et de claire compréhension.

Et pour vous prouver que je ne suis point un adversaire de parti-pris du féminisme, je ne veux point terminer cet article sur l'*Hominisme* sans vous renseigner de mon mieux sur les organisations qui précisent les aspirations du féminisme.

On verra que, loin de diminuer, l'idée féministe s'affirme. Voici, autant que je puis savoir, une énumération que je crois exacte des groupements féminins actuels non seulement en France mais encore dans les autres nations.

Pour préciser les aspirations du féminisme, il me paraît utile de parler de son organisation.

Ses divers groupements comptaient, en France, avant la guerre, plus de 100.000 adhérentes. Au sommet se trouvait « le Conseil National des Femmes », créé en 1901 et comprenant six sections : 1° Section d'assistance et d'hygiène ; 2° Section d'éducation ; 3° Section de législation ; 4° Section du travail ; 5° Section du suffrage ; 6° Section des sciences, lettres et arts.

Il faut encore citer, parmi les organisations féministes : « l'Union Nationale pour le Suffrage des Femmes » ; « la Solidarité des Femmes », dont la présidente est la doctoresse Madeleine Pelletier ; « le Groupe féministe primaire », fondé, sur l'initiative de Mlle Guérin, par les institutrices de France, et, tout récemment, « La Maternité ouvrière ».

Les principaux organes du féminisme français sont : l'*Action féministe*, l'*Action féminine*, la *Suffragiste*, la *Française*, la *Vie féminine* et aussi la *Voix des Femmes*.

Le féminisme international est représenté par le « Conseil international des Femmes, qui est une Fédération des Conseils Nationaux. Ce Conseil, organisé à Washington, en 1888, tient un Congrès tous les cinq ans, et comprend sept grandes commissions. Correspondant à « l'Union Nationale pour le suffrage des femmes », se trounve « l'Alliance Internationale pour le suffrage ».

A l'étranger, le féminisme est arrivé à d'importantes conquêtes. On sait qu'en Amérique le Montana délégua une femme au Congrès américain ; les femmes de la Nouvelle-Zélande possèdent les droits civiques depuis 1893, depuis 1905 elles ont le droit de vote en Australie ; elles obtinrent le même droit en Finlande en 1906 et même le Parlement compta, en 1907, vingt-neuf femmes sur deux cents députés. Au Danemark, les femmes prennent part aux élections municipales ; en Norvège, elles bénéficient du suffrage restreint.

En France, une commission parlementaire s'occupe d'élaborer une loi sur le Suffrage des Femmes. Le droit de vote leur est moralement acquis. Nul doute qu'après la guerre, il entrera en pratique, si les femmes de France sont de force à l'exiger.

La question du vote vient enfin d'être posée en Italie et en Suède, où une solution favorable semble se dessiner.

Dans l'ordre des droits publics et individuels, les femmes ont été admises aux universités de Suède en 1870. En Norvège, dès 1885, on les assimila aux étudiants pour les bourses. Au Danemark, elles ont acquis l'entrée aux cours et l'accès aux grades, sauf dans la Faculté de théologie. Il en est de même en Italie et en Suisse. En Russie, on leur a ouvert des instituts spéciaux, et, dans les assemblées du mir, la femme veuve ou dont le mari est absent exerce les mêmes droits que les hommes. En France, elles ont forcé les portes des universités et des facultés et ont été admises au barreau, de même qu'elles peuvent être doctoresses.

Telles sont donc les organisations qui s'attachent à créer un lien de solidarité morale entre les femmes sensées et une union entre les pensées de femmes conscientes de leurs droits à la vie sociale.

Aussi l'*Hominisme* ridicule dont j'ai voulu vous entretenir, n'est pas autre chose qu'une façon à moi de ridiculiser le féminisme de mauvais aloi.

Les idées féministes sont, comme elles doivent l'être, hardies et neuves. Elles n'ont pas le droit d'être ridicules et stupides... où nous aurons le devoir de les combattre et de les anéantir.

En leur opposant l'*Hominisme*, c'est un moyen.

Quant à nous, ici, à la *Voix des Femmes*, est-il utile de le répéter, nous n'avons pas d'autre but que celle d'enrourager toutes les idées sincères d'émancipation individuelle et sociale.

Nous sommes, en principe, pour l'union de l'homme et de la femme.

Pour aboutir à un avenir meilleur pour tous, c'est un Peuple qui doit combattre et non un sexe.

Georges YVETOT.

UN FAIT DIVERS

L'autre soir, à la tête de ligne du tramway Gros-Caillou-Gare du Sud, il s'est produit un incident dont les suites sont encore mal déterminées.

Une foule compacte attendait en vain un véhicule qui, naturellement, n'arrivait pas. Chaque voyageur, dûment stylé, avait cru devoir prendre sagement, après un bec de gaz, un petit carré de papier numéroté et, ceci fait, attendait placidement sous la pluie glacée. Enfin arriva le tramway, et la foule, numéros en mains, se précipita...

C'est alors que se produisit un fait singulier. Les derniers numéros pris montèrent les premiers à l'appel de la receveuse. Ce fut comme dans la parabole de l'Evangile ; mais cela se passa un peu moins bien, car les premiers récalcitrèrent. Il s'ensuivit une mêlée générale. On voulut aller chercher des agents, mais il n'y en avait pas : ils étaient occupés à faire éteindre les lumières dans les chambres de bonnes. Car ceci se passait à la nuit.

Cependant l'échauffourée prenait des proportions générales : cannes et parapluies s'abattaient sans répit ; chapeaux, sacs, paniers volaient en l'air ! Il se forma deux camps : celui des 800 et celui des 900.

Nos renseignements nous permettent d'établir ainsi la cause de ce drame. C'est l'individu préposé à l'ordre qui mit le désordre et motiva la bataille. Cet employé, chargé de visser les numéros après le réverbère, avait malicieusement placé les 900 avant les 800 ! Il escomptait, pour son sombre et criminel plaisir, la collision générale ! Naturellement, il se défile ; mais on est sur sa trace. Ce serait un sale petit bonhomme à mine chafouine et repoussante, du nom de Delkâcé. Signe particulier : porte un binocle. Espérons que la justice ne tardera pas à l'appréhender.

ERM.

CROQUIS DE PARIS

Il a gelé fortement après la chute de neige ; un tel verglas recouvre le sol que la circulation devient impossible ; les cochers se dirigent vers leur dépôt pour mettre, de la façon la plus catégorique, leurs chevaux à l'abri des bûches ; quant aux gens, ils ont peur du pavé et marchent avec mille précautions. Il est sept heures du soir ; il fait nuit.

Derrière l'un des battants fermé d'une porte-cochère, deux gamins — deux garçons — sont assis par terre. Depuis quelque temps, ils ont inaugûré la tenue d'hiver, c'est-à-dire qu'un mince cache-nez enfouit le cou, la bouche et les oreilles, mais respecte les yeux malins et larmoyants. Les mains sont allées rejoindre, au fond des poches, les billes et les ficelles qui y ont élu domicile. Ils regardent, depuis un moment, muets, attentifs, par le battant ouvert, dans la rue noire.

Arrive une gamine, — six ans — un vieux fichu de laine croisé sur la poitrine et noué derrière le dos.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demande-t-elle, tout en s'asseyant auprès d'eux.

Ils répondent, sans la regarder :

— On s'amuse à voir les gens qui glissent...

— Oh ! ça doit être rigolo, dit-elle, avec de la joie dans les yeux.

Et le trio, le regard fixé dans le trou obscur, attend, jouissant d'avance du plaisir que leur apportera la prochaine chute.

Tout à coup, un rire clair fuse dans le silence. La dame, qui vient de se relever, et qui ramasse son sac et son manchon salis, se retourne, agacée, pour connaître et châtier les insolents qui s'amusent ainsi à ses dépens, mais ne les voyant pas, bien protégés par la porte de bois, elle continue son chemin, les jambes tremblotantes.

Deux, trois, quatre personnes passent, sans perdre leur centre de gravité ; pas d'accident, pas de rire. Les petits guettent, âprement, leur nouvelle victime. Elle se présente. C'est un homme. Par exemple, il ne fait que trébucher, et nos larrons sont déçus car il leur faut la chute totale qui souille les vêtements, endolorit les membres et fait grimacer les visages.

Passe un soldat, un blessé ; il va, de son pas inégal et craintif, lentement. Sa canne, au bout caoutchouté, qui s'essayait timidement sur le trottoir, glisse tout à coup ; le malheureux tombe et ne se relève que péniblement.

Mais cette fois l'écho n'a pas rapporté au blessé le rire des enfants, parce que les enfants n'ont pas ri. Plus même, un air identique de pitié et de tristesse s'est empreint sur les trois frimousses ; ils paraissent consternés ; ils sentent obscurément que celui-là « c'était pas la même chose », et ils sont punis de leur gaminerie un peu cruelle plus que par la plus grosse réprimande, la plus énergique correction.

Ils se regardent tous trois, un peu embarrassés, presque en colère contre eux-mêmes ; et la fillette, décrivant tout à coup, pour se lever, un demi-cercle qui fait s'appuyer ses menottes sur le sol froid et met en l'air son petit derrière, déclare, péremptoire, résumant ainsi les sentiments qui agitent les jeunes cœurs :

— Moi, j'veux plus jouer à ça...

Jeanne DEUIL-PEROT.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

Libres Propos de Marianne

..... CENSURE .....

AUTRE GENRE

Les plus éminents et les plus actifs de nos grands quotidiens « bourreurs de crânes » nous apprennent qu'une décision des plus graves et des plus audacieuses vient d'être prise en Russie.

Il ne s'agit tout bonnement que de la *condamnation à mort* — pure et simple — des citoyens de la République russe : Lénine, Trotsky et quelques autres de leurs complices. Maximalistes ou bolchevikis, dans le plus bref délai, doivent être exécutés... Bigre ! ! !

Cette décision a été prise par des femmes et doit être exécutée par elles seules.

J'aime mieux croire à un canard déchaîné du genre de celui qui, de même source, vint nous apprendre l'évasion de la fille du tsar, sa randonnée de propagandiste vengeresse à travers le Nouveau-Monde et enfin... l'aveu d'une information erronée : « La princesse n'avait pas quitté son petit père Nicolas ni son auguste mère,l'ex-tsarine, toujours en vie ».

En France, nous avons eu l'assassinat de Marat, l'Ami du Peuple, par la belle et sincère royaliste Charlotte Corday.

Mais on a su cela après l'acte et non pas avant. C'est assez dire que Lénine et Trotsky peuvent dormir tranquilles et continuer de travailler à propager l'idée de *paix mondiale*.

LES FEMMES AURONT LA PAROLE

Les femmes auront la parole et le bulletin de vote... après la guerre... Ce sera une consolation... pourvu encore qu'elles n'attendent pas qu'on la leur donne.

Car j'ai idée que si les femmes avaient su oser dire et faire selon leur cœur avant... il y aurait eu moins de larmes et moins de sang versé sur la terre.

CELA VIENT A POINT

Le *Labour Party* doit discuter en son Congrès actuel un rapport qui préconise une réforme générale des institutions publiques anglaises après la guerre.

Les principes fondamentaux de cette réforme seront :

Un minimum obligatoire de salaires, le contrôle démocratique des industries, la réforme fondamentale du principe de l'impôt, la mise en commun du surplus des richesses.

Bien d'autres choses encore sont à discuter à ce Congrès. On pourrait dire que c'est tout le plan d'une société nouvelle.

Discuter c'est bien ; mais agir c'est beaucoup mieux. Seulement, par ce dernier moyen, on se fait une réputation de bolchevikis.

Or, chacun sait cela, selon les journaux bien pensants, un bolcheviki, ça ne peut être qu'un *boche qui vit*... Oui, qui vit pour la paix et le bonheur du peuple.

RUBICONNERIES

Ce drôle de *mot, croyez-le,* n'est pas de moi. C'est Marcel Sembat qui l'a lancé à propos de Caillaux. D'après lui, les *rubiconneries,* ce sont les fameux plans du coup d'Etat découverts à Florence et qui me paraissent écrasants vraiment... pour le bon sens et pour l'esprit d'un public tant soit peu intelligent.

UN PEUPLE EST GRAND...

Un peuple est grand quand il sait lire », a écrit quelque part Victor Hugo... Le journalisme prouve le contraire.

Si Victor Hugo avait vécu l'Affaire Dreyfus comme nous l'avons vécue et s'il subissait l'infâme bourrage de crâne que nous subissons, il ajouterait sans doute : « A condition qu'on mette à l'égout la *presse immonde* et qu'on brûle sur le même bûcher les livres de mensonges et de provocations à la haine et au crime des peuples entre eux ! »

L'HEURE DES PEUPLES

J'aimerais, en effet. à ce que les peuples ou leurs représentants les plus caractérisés se décident à revendiquer la place qui leur revient à discuter de la paix, de la paix solide et définitive de la paix comme la peuvent et comme la doivent souhaiter les hommes de raison et de bonne volonté et surtout les femmes de cœur et de sentiments humains. Ce serait vraiment alors l'Heure des Peuples.

Ah ! peuples malheureux qui n'avez jamais su penser par vous-mêmes et qui avez toujours subi l'esclavage honteux du despotisme intéressé de vos mauvais bergers, quand donc sonnera votre heure ?

L'heure de votre émancipation totale est peut-être proche si vous pensez que vous avez enfin trop pleuré, trop saigné pour votre malheur.

En vérité, en vérité je vous le dis — comme disait Jésus de Nazareth — le salut est en vous. Ne continuez plus de croire en d'autres. Comme dit le chant qu'on entendra de nouveau dans nos réunions pacifistes :

Il n'est pas de sauveur suprême !

MARIANNE.

ASSEZ DE CHANSONS !

En France, tout finit par des chansons, entend-on dire couramment. C'est un peu vrai, pour la plupart des cas. Certains scandales donnés en pâture à l'opinion publique, après avoir diverti tous ceux qui se complaisent dans la pourriture, ne sont plus devenus que des objets de dérision bons à être mis en couplets ; les catastrophes trouvent leurs rimeurs ; leurs cabarets de Montmartre et d'ailleurs, sur le mode rosse, ont à leur répertoire des satires de tous les événements du jour. La chanson est considérée avec raison comme un excellent moyen de propagande. Notre gouvernement actuel, comme les autres, a compris très bien la réalité de ce théorème devenu axiome par l'expérience et il se charge de l'appliquer.

Pour préparer l'opinion. le visa vient d'être donné à une chanson stupide, qui déshonore l'homme qui s'est prostitué en confectionnant les quelques couplets qui la composent. Cette chanson est intitulée : « *Au Poteau* ». Naturellement, celui qui est tout désigné pour le poteau est M. Joseph Caillaux. Vous l'avez deviné, n'est-ce pas ? Comme c'est simple. Il n'y a rien dans les documents américains. rien dans le coffre-fort de Florence — ou, plutôt, il y avait quelque chose qui, par hasard, a disparu — alors il faut bien inventer quelque chose, il faut bien faire tous ses efforts pour que le peuple morde à l'hameçon et réclame une justice rapide et égalitaire. Chose curieuse, la chanson est lancée surtout dans les quartiers ouvriers, à Grenelle, à Montmartre, et la police, si dure en temps ordinaire, est tout miel pour les chanteurs ambulants. C'est tout juste si les braves « frères flics » ne se mettent pas aussi à pousser la romance.

Il faut espérer malgré tout, que l'on arrivera à comprendre, dans notre pays de lumière, qui était considéré jusqu'à présent comme le foyer intellectuel le plus pur de l'univers, que les preuves ne se forgent pas dans les injures et que les actes injustes seront toujours des actes injustes, qu'une arrestation arbitraire demeurera toujours une arrestation arbitraire.

Comme disait Zola, malgré les efforts répétés des contempteurs de la République, la Vérité est en marche. L'affaire Caillaux prend de plus en plus l'allure d'une nouvelle affaire Dreyfus, et l'Union Sacrée tant prônée par ceux qui s'abritaient derrière elle pour tendre des pièges à leurs adversaires politiques, reçoit, en l'occurence, un coup presque mortel.

Et c'est ce qu'on appelle de la politique saine ! de la politique d'homme de gouvernement. L'*Action française,* l'*Echo de Paris* et autres feuilles réactionnaires s'empressent de féliciter le président du Conseil de son acte énergique, mais qui n'est pas forcément très sensé.

Nous disions. la semaine dernière, prévenant, par un vieux reste de mansuétude et de charité chrétienne, ceux qui sont actuellement maîtres de la destinée de notre pays : « Gouvernants, attention ! » Nous répétons aujourd'hui notre cri d'alarme, pour qu'aux chanson de provocation et de guerre civile ne succèdent pas bientôt nos belles chansons révolutionnaires.

Les gouvernants, dans toutes les mesures qu'ils adoptent, doivent savoir agir avec doigté. On ne gouverne pas les hommes à coups de fouet ou par la terreur. Le succès obtenu par les procédés violents n'est qu'éphémère.

Espérons que nos ministres, descendant des nuées sur la terre, se rendront compte que leur système de propagande par la chanson et par la presse stipendiée, n'aboutit qu'à jeter une plus grande suspicion sur tous les citoyens et qu'ils nous apporteront à l'avenir autre chose que de bons mots ou des couplets bien troussés.

Assez de chansons, une preuve, une seule, incontestable, sûre, ferait bien mieux notre affaire, à nous, qui travaillons pour la justice.

P. S. — A la dernière minute, j'apprends que des ordres ont été donnés pour la saisie de la chanson ignoble dont nous venons de parler. Bravo ! La sagesse est mère de la sûreté... de la sûreté de l'Etat surtout !...

Fernand MORELLE.

QUATRAINS

LE JOURNALISTE

Le papier étant rare et coûtant un prix fou,
Nous ne donnerons plus que deux petites pages.
La conscience étant rare encor davantage,
Nous n'en donnerons plus du tout.

LE MINISTRE

Point de risque à courir pour un mauvais ministre,
Le vulgaire a bien tort de s'en estomaquer,
Car pour se tirer bien du pas le plus sinistre,
Il suffit de savoir se faire débarquer.

LE CORDONNIER ET SON ENSEIGNE

Je l'avais fignolée avec un soin jaloux
Cette superbe botte, honneur de ma boutique.
Le vent l'a décrochée, et la voici, tragique,
Dans la boue et le sang,... et moi je suis dessous !

ERMENONVILLE.

LA PRIÈRE DU POÈTE

I. -- Le Retour

Dans le compartiment en marche, où ronflaient les dormeurs, Jean accoudé à la portière, les yeux fixés sur le paysage noir où scintillaient des points de lumière, s'abîmait dans une méditation immense. Toute sa vie, toute son existence fiévreuse d'artiste, l'assaillait. Il aurait tant voulu échapper à la hantise du passé ; il l'aimait de toute sa force ce passé, mais il en redoutait l'influence comme de l'opium.

Le voici, franchissant les mêmes gares qu'il y a quelques semaines, mais en sens inverse cette fois, et combien changé !...

Dire que dans sa peine de veuf inconsolé il croyait que de courir vers l'action, vers l'anéantissement, c'était un bonheur, un soulagement.

Ne plus se réveiller chaque matin la mort dans l'âme, ne plus lutter contre une douleur débilitante, ne plus se mentir à soi-même par des plaisirs nuls, des études insipides... Ne plus rêver ! Ne plus écrire avec son sang ! Mais marcher au danger, se griser de fatigue physique et de peur. Ne plus vivre qu'au jour le jour, jusqu'à ce qu'on s'évade...

Et voici que tout cet espoir s'était annihilé. L'armée n'avait pas voulu d'un soldat que la guerre avait brisé, meurtri. Lorsque Jean perçut à ses oreilles le sacramentel : « Réformé », il ne protesta pas, il courba seulement la tête et il s'en alla se rhabiller comme une brute. On le repoussait. Il n'était plus bon à rien autre qu'à souffrir. Une navrance l'envahissait : ce n'était pas une déception de patriote, mais un désarroi moral effroyable... Donc, sans avoir aucun goût à vivre, il lui faudrait revenir dans ce Paris, patrie de son amour brisé, de ses rêves abîmés, de sa vaste désillusion. Et il se résignait maintenant. A quoi bon les révoltes ? Y a-t-il quelqu'un qui ait pitié de vous ici-bas ?

Une ville éclairée défila : elle dormait mais brillait tout de même. C'était un symbole pour le poëte... Une fièvre agita ses tempes ; il essuya ses paupières :

« — Soit ! je reprendrai ma place sur cette scène qu'est la vie ! On lèvera le rideau. Je m'agiterai, je parlerai, j'écrirai mes pensées, je me livrerai à mes cinqsens, je m'extérioriserai, j'existerai dans la vie des autres... Ils m'envieront à cause de mes poésies, de mon existence d'intellectuel, de mes bonnes fortunes. Les femmes se prendront à mon ingénuité, à mes dehors enfantins. La société deviendra pour mon esprit une exposition, un défilé d'êtres qui s'agitent : je les regarderai, je leur sourirai ou je les plaindrai, je les prendrai sur le vif en les dépouillant de leurs dehors, de leur vêtement, de leurs dentelles...

« Le rideau tombera. Je rentrerai dans l'ombre, je jetterai ma plume, mes livres, mon ébauchoir : tout ce qui me distingue des autres. Je serai tout nu dans mon refuge nocturne, je glisserai sur l'abime du passé, j'en respirerai l'ineffable parfum. Illusion ! divinue illusion !... Je deviendrai lâche. J'étoufferai mes sanglots dans mes draps. On a le droit, n'est-ce pas, d'être « soi-même » quand on est seul. »

— Dans trois heures, ce sera Paris !

Alfred FABREGUES.

(Extrait d'un livre en préparation.)

Notes d'une villageoise

PROPOS DE TABLE D'HOTE

Une salle d'hôtel en province ; la table couverte de linge blanc, de porcelaine rustique, de verres où s'épanouissent les serviettes, n'est occupée que par quelques personnes, pensionnaires habituels : un major (qui en revient !...), un industriel, et deux jeunes filles. On parle de tout... et de rien, surtout de la guerre et de sa durée probable :

— Mademoiselle, je vous assure que la guerre finirait beaucoup plus tôt que vous ne le pensez si...

— Si ?...

— Si l'on supprimait les allocations et la ration de « pinard » accordée aux poilus.

— Tout de même ! !

— Je vous assure. Les femmes n'ont jamais été aussi heureuses ; elles travaillent, elles gagnent de bonnes journées, et touchent du gouvernement une rente à laquelle elles n'étaient pas habituées. J'en sais qui, rien que par leur allocation, parce qu'elles ont trois ou quatre enfants, touchent jusqu'à 8 francs par jour ! Elles font avec cela une noce crapuleuse !

...Je songe que le « Monsieur » qui parle ainsi n'est pas plus méchant qu'un autre, qu'il est même fort aimable, et je remarque avec tristesse qu'il parle très naturellement, sans ironie, convaincu qu'il est du bonheur des malheureuses qui, le soutien absent, doivent faire face aux exigences toujours grandissantes de la vie, qui travaillent sans arrêt pour nourrir la nichée, et qui refoulent leurs larmes, raidissant le corps pour ne pas chômer... Ah ! Monsieur, comment feriez-vous s'il vous fallait faire vivre votre famille avec l'allocation que touchent ces pauvres femmes et que vous semblez leur reprocher ? Vous vous jugeriez certainement le plus à plaindre des hommes !

— Passe encore pour les femmes, mais le soldat, comment pouvez-vous dire que le pinard le fait tenir ?

— Oh ! parce que j'en suis sûr ! Le poilu ne se juge pas malheureux s'il peut avoir une bonne ration de vin !...

... Devant mes yeux passe la vision de ce que tu m'as si souvent décrit : les tranchées pleines de boue, les hommes couchés, affalés plutôt, semblables à des loques trempées de pluie, les balles qui sifflent, les obus qui éclatent, la mort qui rôde... Le major « qui en revient » se tait, étreint sans doute par la même pensée, et par le souvenir des plaies qu'il a soignées, des membres qu'il a dû couper...

G. BURAY-DEGROUD.

A PROPOS DE " BETAS "

C'est un article vieux déjà, de l'autre année, la quatrième de l'ère nouvelle, celle-là qui s'est allongée dans sa robe de sang et de boue sous les neiges rouges de la guerre. C'est un article d'octobre 1917, le 16 pour les collectionneurs du coin du « feu », (pas celui de notre Barbusse) et de l'*Echo de Paris*, cher aux cœurs bien français, confit dans l'eau bénite des sacristies et crié (je dis : crié) aux portes de toutes les casernes. C'est là que je l'achetai un jour, boîtillant et pensant à des choses... Bref il se résume en ces mots de la fin — faites-moi l'honneur de croire que je ne plaisante pas : « *Quoi que racontent les Bêtas, c'est la guerre d'Alsace-Lorarine ; et c'est la guerre de la revanche pour l'univers civilisé.* — *A. D. B.* » Les Bêtas, ce sont ceux qui, (je cite encore, je ne citerai jamais assez) « *détestaient l'idée de la revanche — qui ont accepté la guerre n'ayant pas le choix de la refuser — qui ont remplacé l'Alsace-Lorraine* (bis repetita placent sed...) *par droit et justice... laïcisant en quelque sorte la guerre !* » Vous lisez bien : *Laïcisant en quelque sorte la guerre !* Sacrilège ! La guerre — loi divine, croisade tant espérée... de ceux qui devaient rester au rivage et prier Dieu qu'il veuille bénir leur bannière. Les autres, peuh ! des Bêtas. — La phrase est là, encore aujourd'hui, en toutes lettres, sous mes yeux. Je la lis, je la relis, chaque jour, — je m'entretiens à sa lecture et mes dents grincent un peu parce qu'il me semble que j'y aiguise ma haine — le mot est jeté, tant pis ! Et j'attends, car je sais bien que nous aurons « notre revanche », nous aussi, mais je ne veux pas écrire — oh ! pas si bêta — ici ni ailleurs ce que je crois qu'elle sera. D'ailleurs, elle me dépasse déjà comme elle dépassera bientôt le monde, la vague qui s'enfle et rugit au vent de la Mort, depuis plus de trois ans — trois siècles — toute une éternité !

Monsieur A. B., je ne vous connais pas et je ne me présenterai pas encore à vous ; mais je suis certain, entendez-vous, certain que mes états de service au front depuis 1914 sont aussi lourds que les vôtres, de ce qu'il est convenu, dans les colonnes de vos journaux, d'appeler la Gloire par une aberration que vous entretenez. jour à jour, comme on souffle sur un charbon en tremblant qu'il ne s'éteigne.

Je vous accorde — oh ! pleinement, tant que vous voudrez, plus que vous ne voudrez peut-être — qu'on puisse être officier d'infanterie aux armées, plusieurs fois cité à l'ordre du jour, blessé aujourd'hui, mort demain et — plus bêta que son sabre. On peut même l'être — plus bêta que son sabre — sans l'avoir jamais traîné — son sabre — ailleurs que sur les trottoirs de garnison, pour les beaux yeux d'une modiste au cœur chauvin : témoins nos critiques militaires, dorés sur manches, qui tous les jours mènent l'assaut furieusement... dans vos salles de rédaction. On peut même (oh ! j'irai jusqu'au bout, mois aussi, comme vous) être un pauvre mort des champs — d'honneur et...

Eh ! bien, non, Monsieur A. B., je n'irai pas jusqu'au bout de votre pensée, de votre infamie. Je n'écrirai pas le mot que vous nous avez jeté à la face, à nous les survivants et à Eux encore, qui sont couchés à jamais — les Bêtas — sur la troisième page de vos journaux à réclame mortuaire — et dans le trou qu'ils ont creusé les yeux au loin, plus loin que l'Alsace-Lorraine, plus loin que la France... et les pieds dans leur sang.

Ceux-là sont morts pour un droit et une liberté que vous tentez d'étouffer, un peu plus chaque jour, sous leurs cadavres chauds encore. Et vous dansez sur le bûcher fumant, les yeux au ciel, un autre ciel, et vous ne voyez pas une buée rouge qui déjà monte à vos genoux. Ceux-là sont morts. Mais est-ce que « ceux-là » comptent ? Comme dit la chanson de vos.. voisins :

Demain, sur... leurs tombeaux
les blés seront plus beaux...

Et déjà vous préparez vos granges pour les moissons lourdes de grains.

Mais prenez garde, Monsieur A. B. Ce ır-là, malgré vous, nous ne seront peut-être pas tous morts — s Bêtas — ...et s'il nous manque des pieds pour vous les don.. .' quelque part — pas plus haut que les fesses — nous jouerons de la béquille.

N.-E. G.

La Voix des Autres

Dans *La Revue des Indépendants* (103, avenue de Courbevoie, Asnières), M. Robert Morche qui, en seize vers, qualifie le barde Théodore Botrel de chantre de la mer, de chantre des dolmens, de chantre des pardons, de chantre du terroir. de chantre du clocher, de chantre du hameau, de chantre de la Foi, de chantre du temple, de chantre de l'autel, le sacre, dans sa dédicace, « chantre des armées » ! Gageons que si M. Robert Morche avait voulu s'en donner la peine, il aurait pu trouver encore bien d'autres qualificatifs du même tonneau. Mais cela aurait obligé M. Robert Morche à allonger son poème et c'eût été tant pis pour lui... et pour le lecteur.

Le Conseiller Municipal (15, boulevard Saint-Denis), donne sur les nombreuses questions débattues à l'Hôtel de Ville par nos sérieux édiles, des renseignements souvent précieux.

LE LARYNGOLOGISTE.

La Bourse et les Affaires

Tout en constatant, dans notre dernier numéro, que les transactions étaient à peu près nulles, en Bourse, nous faisions pressentir une reprise, laquelle, depuis deux jours, paraît vouloir se dessiner. Evidemment, cet essai est bien timide et il est subordonné à de nombreuses circonstances dont une seule d'entre elles suffirait à arrêter tout mouvement. Cependant, il est bon de noter la réapparition, en Bourse, de quelques capitalistes conducteurs de mouvements, et certains professionnels paraissent avoir quelques ordres assez intéressents dans leurs carnets.

Nos *Rentes* sont calmes, excepté le *4 0/0 nouveau* qui, malgré quelques offres, s'inscrit avec tendance très ferme à 69,45.

Suivant nos prévisions, le *Groupe Russe* réagit énergiquement contre les cours de panique cotés ces jours derniers. Quelques titres même se présentent en plus-value, tels le *Russe 5 0/0*, en hausse de un point à 51 francs.

Les *valeurs métallurgiques* sont également en reprise, du moins celles considérées comme sérieuses et ayant échappé à une hausse exagérée. C'est ainsi que *Fives-Lille* s'élève à 1.010 francs, en hausse de 40 francs en huit jours. Quant à certaines « valeurs de guerre », plutôt mouvementées par habitude, nous retrouvons l'action *Moteurs Gnome* en baisse à 3.675, tandis que l'action *Moteurs Salmson* est en hausse à 275.

Certaines valeurs industrielles profitent de ces bonnes dispositions pour s'insinuer dans les portefeuilles à de bons prix pour... les émetteurs. La part *Caffort*, par exemple, qui bondit *son* cote 975.

Les événements politiques dont l'Espagne est le théâtre actuellement, doivent être suivis très attentivement par les porteurs de titres espagnols. Tout d'abord et devant les hauts cours enregistrés par l'*Extérieure 0/0*, il est inadmissible que les porteurs de cette valeur la gardent encore en portefeuille ! Outre l'intérêt qu'lis ont à faire un arbitrage très avantageux avec le *4 0/0 français : Extérieure 4 0/0, 117,75 ; 4 % français, 69,45 ;* la sécurité de placement s'impose en faveur de notre fonds national !

Une activité, toute superficielle d'ailleurs, se produit sur la cote des obligations *Chemins de fer Andalous*. Nous ne saurions trop engager nos lecteurs, porteurs de ce papier, de profiter hardiment de son prix actuel, beaucoup trop élevé, comme nous pourrons le démontrer dans un prochain bulletin, pour s'en débarrasser. Il n'est pas difficile, actuellement, de trouver des titres d'un rapport plus rémunérateur et d'un sécurité bien moins... problématique.

Pas de changements intéressants à signaler sur le reste de la Cote.

INFORMATIONS FINANCIERES

LIBERATION DU 3e EMPRUNT DE GUERRE FRANÇAIS

Les versements de libération pour les souscriptions, en rentes libérées, au 3e Emprunt de la Défense Nationale et les versements du deuxième terme pour les souscriptions en rentes libérables en quatre termes seront reçus à toutes les caisses publiques du lundi 21 au jeudi 31 janvier inclus. En conséquence de cet appel, la rente 4 0/0 non libérée ne sera plus négociable à partir du 25 courant qu'en titres libérés de 32 pour cent.

REPRISE DE L'EMISSION DES OBLIGATIONS DE LA DEFENSE NATIONALE

Le Journal Officiel du 20 publie un décret relatif à l'émission des obligations de la Défense nationale à échéance du 16 février 1925 et des obligations de la Défense nationale à échéances de cinq années, suspendue par le décret du 28 octobre 1917, qui sera reprise à partir du 21 janvier 1918. Le prix d'émission des obligations à échéance du 16 février 1925 fixé par le décret du 13 fvrier 1915 à 96 fr. 50 0/0 sous déduction des intérêts correspondant à la péroide du semestre en cours non écoulée lors de la souscription, sera augmenté, à titre de portion acquise, de la prime d'amortissement d'une somme qui est fixée. par arrêté ministériel, à 90 centimes par 100 fr. de capital nominal.

UN DROLE DE QUARTIER

Roman

VI. — Un infâme projet

(*Suite*)

« Sans doute pour ce lancement énorme il faut de l'argent ; « mais nous en avons suffisamment, et d'ailleurs nous devrons « sous peu récupérer et au delà les frais de premier établisse- « ment. Votre commission pense que nous ne pouvons mieux « utiliser les quinze millions dont nos frères Myriam et Guéril- « lac ont si heureusement opéré la reprise l'année passée (1).

« Dans ces conditions, nous allons vous exposer le plan « d'exécution auquel nous nous sommes arrêtés.

« La diffusion de notre journal doit être considérable. Tout « d'abord et en principe, on ne devra pas songer à intéresser « l'élite qui est le petit nombre, mais flatter et plaire au *pro-* « *fanum vulgus* qui est la masse. L'élite, dans notre plan, est « destinée à être vaincue et écrasée par le nombre. Elle le sera. « Les intellectuels seront bientôt impressionnés par la puissance « évidente d'un organe qu'ils verront entre toutes les mains, « même sales, et se disputeront l'honneur de passer sous ses « fourches caudines. Nous leur imposerons l'obsession du colos- « sal. Nous seuls dispenserons la vraie gloire par une diffusion « sans égale, et les plus récalcitrants finiront bientôt par com- « prendre qu'il vaut mieux écrire ce que l'on exige d'eux dans « un journal universel, que d'exprimer des pensées pures dans « une publication honnête mais ignorée et pauvre.

« Fidèles à notre principe de ne songer à satisfaire que les « niais, parce qu'ils sont le Nombre, nous créerons un journal « qui tout d'abord en imposera extérieurement et matérielle- « ment. Par exemple, nous aurons un grand nombre de pages. « Il faut que les niais en question aient la certitude que sous « le rapport du poids, ils en ont plus que pour leur argent. Cette « contstation grossière leur sera très assimilable : « Il faut, se « diront-ils, que des gens qui vendent leur journal un sou et « qui donnent pour plus de dix centimes de papier, soient rude- « ment forts ! » Aucun argument d'ordre intellectuel ne peut « tenir là contre.

« Evidemment toutes ces pages seront en majeure partie « remplies d'annonces payantes, que peu à peu nous étendrons « jusque dans les *leaders*. Nous aurons ce premier résultat de « nature plutôt gaie de voir nos plusieurs millions de lecteurs « transporter dans leurs poches gonflées ou dans leurs mains « embarrassées des quantités de papier dont à peine la ving- « tième partie leur sera de quelque utilité. Faire de tout lec- « teur le véhicule inconscient du bluf rastaquoère et libidineux, « quelle première victoire sur le bon sens, la propreté et le bon

« Si, après notre lancement, le bênet lecteur se hasarde « encore à acheter une ancienne feuille à quatre pauvres petites « pages, il les considérera d'un œil méprisant, et, fussent-elles « remplies de pensées éminentes et saines, il se croira volé. « Quelle vraisemblance qu'un grand écrivain consente à écrire « pour n'être lu que de quelques-uns ?

« Eh bien ! nous ferons en sorte que le benêt soit dans le « vrai. En effet, nous aurons bientôt le dessus du panier de tous « ceux qui font métier de tenir une plume. Nous prendrons aux « journaux existants, non pas leurs meilleurs, car la qualité ne « nous importe pas, mais leurs plus célèbres et notoires rédac- « teurs. Nous payerons les dédits, s'il y a lieu. Vous verrez avec « quel entrain ils franchiront nos ponts d'or, laissant là leurs « amitiés et leurs paroles. Il sera bon et très démoralisant de « faire exécuter par tout un lot de gens de lettres réputés cette « sordide palinodie.

« Les vieux Directeurs dévalisés auront alors l'aspect funè- « bre d'un boutiquier dont l'étalage est vide : ils en seront aux « expédients et moyens de fortune : embauchage de députés « falots incapables de foutre un syllogisme sur pieds ; de cham- « pions cyclistes, etc. Ce sera maigre. Nous aurons d'une pierre « fait triple coup : 1° Ruiné les ridicules tenants du « sacerdoce « journalistique ; 2° Assis notre suprématie matérielle sur l'en- « semble des écrivains cotés ; 3° Marqué au front la littérature « moderne du mot vénalité.

« C'est déjà de la bonne anarchie, mais ce n'est rien !

« L'eau va toujours à la rivière. Nous serons le fleuve trouble « mais imposant auquel toutes les petites sources littéraires vien- « dront mêler leur cristal. Notre tirage à deux ou trois mil- « lions imposera une telle sanction que les anciens cautionne- « ments tels que : prix des Académies, insertion dans la *Revue* « *des Deux-Mondes*, édition chez Lemerre, etc., paraîtront bien « désuets et surtout bien inefficaces. Nous seuls détiendrons la « vraie consécration indiscutable basée sur la popularité uni- « verselle.

« Ayant fait cette réunion des lettrés, cette centralisation « intellectuelle, cette sorte d'Académie autrement puissante que « les autres, nous aurons à ruiner la force morale qu'elles repré- « sentent encore. Cela sera de la bonne anarchie. Nous ferons « un tel désordre qu'il ne restera plus un point de repère aux « consciences qui voudraient encore s'orienter. Un indépendant « qui tenterait de résister au torrent de déliquescence serait « bafoué par ses propres confrères, et traité dédaigneusement de « « bohême » par les arrivés. Un Barbey d'Aurévilly serait désor- « mais impossible ; tous les maitres lui cracheraient dessus.

« J'ai dit en commençant qu'il fallait opérer la destruction « des intelligences ; le meilleur moyen pour arriver à ce résultat, « c'est de discréditer celles d'en haut pour dérouter celles d'en « bas. Créer la confusion et le désordre, voilà le procédé. Il ne « faut plus qu'un peuple puisse s'y reconnaitre. A cet égard « nous avons un moyen que nous recommandons à votre atten- « tion. Ce sera l'illustration de notre journal. Jusqu'à ce jour « vous le savez, l'illustration est restée coûteuse et longue et, « par conséquent, réservée aux seules publications luxueuses et « périodiques. Or, nous voulons l'appliquer à notre quotidien « tiré à trois millions. Cette innovation colossale paraît impra- « ticable : il n'en est rien. La science moderne, à qui nous « devons déjà plusieurs de nos frères en nihilisme, y pourvoit. « L'un d'eux a fait des recherches aux fins que nous nous pro- « posons, et pourra nous fournir chaque jour presque instanta- « nément, autant de clichés qu'il en faudra pour nos tirages.

(*A suivre.*)

ERMENONVILLE.

(1) Une somme de quinze millions avait été volée l'année précédente en un adroit et audacieux cambriolage dans les coffres de la Néphrety River Bank. Peut-être est-ce à cela que l'on fait allusion ici. Dans ce cas il conviendrait d'admirer l'euphémisme.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris